Louise Saralier - Chronique Villageoise en Bourgogne du Sud

Ce récit ne comprend que la période d'avant 14.

Comme les habitants, les deux auberges du village s'éclairaient avec des lampes à pétrole. Elles n'avaient pas de nom ronflant comme à UCHIZY, où il y avait entre autres "Le Salon d'Apollon". Ici, elles portaient le nom de leur tenancier. Tous deux étaient barbiers, L'un grand chasseur, l'autre agriculteur. Pour celle de la place on disait le plus souvent "Chez La Tasine" (Anasthasie).

La patronne du pays est Marie-Magdeleine. On la fêtait le premier dimanche de juillet cela arrangeait mieux que le vingt deux (chacun pour une fois étaient tombé d'accord la-dessus).

Au rond point, face au jardin de l'instituteur, il y avait un manège de chevaux de bois qui tournait grâce à un cheval gris pommelé, il avait les yeux bandés. Je l'aimais bien, cela m'enlevait une bonne partie de mon plaisir d'enfant. Ce manège appartenait au grand Mougin. Il avait un caniche noir, aussi frisé et aussi noir que les cheveux de sa femme.

Il y avait aussi des tirs, des bancs de sucreries, de pastilles variées, petites ou énormes, bâtons de guimauve de sucre d'orge de couleurs vives, des réglisses des mirlitons, des tas de merveilles oubliées aujourd'hui, et qui nous fascinaient sur place.

Il y avait aussi des tourniquets de bonbons, en sacs et en bocaux. Le plus important des bancs appartenait à la mère Jean Pierrot, petite personne, pas regardante pour donner quelque chose en plus à un enfant peu fortuné, souvenir que l'on emporte avec soi.

L'aubergiste de la place faisait venir un parquet, car l'autre avait un bal dans sa maison. Celui de la place avait une Alsacienne qui venait avec sa mère dans une petite roulotte. Elle installait son piano au fond de la salle et chantait des chants patriotiques (Ils ont brisés mon vioton), avec son jupon rouge sur ses bas blancs, son large ruban noir à cocarde tricolore, nous étions tous très émus. C'était avant 14 !!!

Le concurrent se devait d'avoir aussi ses chanteurs. C'était une taille fine, de longs bas noirs, une robe, presque un tutu, toute pailletée avec un généreux décolleté. Nous en étions tous éberlués, elle poussait la romance (Reviens vers le bonheur).

Un jeune homme en tenue de soirée, l'oeillet blanc à la boutonnière chantait aussi les siennes, c'était à tour de rôle. Ils étaient nourris, payés seulement par les quêtes. Elles se faisaient toutes les heures, hélas! d'un côté, comme de l'autre, il y avait bien des petits sous dans les assiettes.

Entre les chansons, les conversations donnaient un bruit assourdissant. Les chanteurs avaient une petite sonnette pour établir le silence. Les jeunes, les moins jeunes, étaient intéressés par ces chanteurs, mais les vieux s'impatientaient, pressés de parler de leurs

travaux, de leurs bêtes, mais surtout des foires. Iles étaient intarissables, donc la sonnette était indispensable.

On fêta encore Marie-Magdeleine après la grande guerre mais le coeur n'y était plus. On la fêta encore après celle de 40, mais il y manquait non seulement l'Alsacienne et son joli costume, le tutu pailleté, et le beau ténébreux, mais un entrain endiablé une joie, une ambiance de fête sans égales depuis qui englobaient tous les habitants des plus jeunes aux plus vieux, les flonflons de la place, ceux de la grande rue, on se réjouissait d'avance de cette fête qui durait huit jours, le deuxième dimanche s'appelait le reginguot (gigue). Les gâteaux de fête étaient les tartes au fromage, les gaufres et les brioches.

Il faut faire qu'une grande partie de la jeunesse de TOURNUS venait à la fête du VILLARS, ainsi que les villages voisins, même les Crotats (Lacrost) et les Pritrons (Préty) qui traversaient Saône, "c'était la grande foule". Nos aubergistes étaient toujours contents de leur recette.

Il n'existe au VILLARS plus qu'une auberge, celle de la place, anciennement "chez la Tasine" devenue "L'auberge Fleurie".